

Arthur Buies ou le voyageur rebelle

Michel Lessard

Numéro 33, printemps 1993

Ah! Les belles vacances!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8363ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lessard, M. (1993). Arthur Buies ou le voyageur rebelle. *Cap-aux-Diamants*, (33), 34-37.



Arthur Buies ou le voyageur rebelle

Plusieurs auteurs de la fin du XIX^e siècle se sont appliqués à satisfaire l'appétit du public pour la chronique de voyage. Pour un, Arthur Buies a su raconter avec humour, voire sur un ton sarcastique, la vie de château des estivants.

par Michel Lessard

Arthur Buies (1840-1901), journaliste, il fonde *La Lanterne* (1868), *L'Indépendant* (1870), *Le Réveil* (1876). Nous lui devons aussi de nombreuses monographies géographiques et des chroniques. Illustrations de Raymonde Bérubé, 1993. (Coll. privée).

AU XIX^e SIÈCLE, LES BELLES VACANCES EN PAYS pittoresque, une nouveauté de l'époque, constituent un des thèmes favoris des artistes et des écrivains. On aime garnir les murs de son «parloir» de beaux paysages romantiques relevés par de larges cadres dorés; amateurs et professionnels de la palette s'adonnent généreusement à ce genre. De leur côté, les gens de plume satisfont une large clientèle de lecteurs désireux de vivre aventures et voyages en imagination. Les revues et les journaux suivent chaque été la vie

bourgeoise dans les lieux de villégiature, donnant nouvelles et potins. Arthur Buies (1840-1901) est alors un des auteurs les plus prolifiques en ce domaine. Ce personnage au caractère peu conventionnel, le seul mortel que Napoléon Legendre aperçoit constamment en négligé parmi une bourgeoisie huppée qui change de toilette trois fois par jour, nous a laissé un grand nombre d'écrits. Ses chroniques sur Cacouna, La Malbaie, Tadoussac, le Saguenay, la Baie des Chaleurs relèvent d'un genre alors en vogue. Buies regroupera plus tard ses billets journalistiques pour en produire des recueils pleins d'humour et de lyrisme sur la vie des stations balnéaires et des sites touristiques du Québec. L'origine sociale du personnage permet de mieux comprendre le style de vie de l'écrivain et son aisance dans les salons et parmi la bonne société biculturelle de son temps.

Le voyageur rebelle

Arthur Buies est le fils de William Buies, un immigrant venu d'une petite île au nord-ouest de l'Écosse, qui en 1825 s'installe à Montréal et devient directeur de la Banque de Montréal. En 1837, il épouse Léocadie d'Estimauville appartenant à une grande famille de Québec. Le couple aura deux enfants, Victoria née l'année du mariage et Arthur, trois ans plus tard. Attiré par la Guyane, William Buies et son épouse quittent en 1841 la vallée du Saint-Laurent, laissant les enfants à deux grands-tantes, Luce-Gertrude Casault et la célibataire Angèle Drapeau, seigneuses de Rimouski. Un an plus tard, Léocadie rend l'âme dans la colonie du sud, sans avoir revu ses enfants. Le père se remarie, agrandit sa famille de trois nouveaux membres, et ne juge pas opportun de revenir au Canada.

Dépourvu de modèle masculin, Arthur Buies passe son enfance avec ses tantes. Doté d'un caractère revêche, il est placé pensionnaire successivement au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, au Séminaire de Nicolet, puis au Séminaire de Québec. À l'âge de 16 ans, son père l'invite en Guyane. Désireux de parfaire sa formation, il l'expédie aussitôt à Dublin; l'adolescent y est malheureux et, rapidement, traverse à Paris pour y mener une vie de bohème, parallèlement à ses études. Le succès académique ne sera pas à la hauteur des attentes. À partir de 1862 et jusqu'en 1870, Arthur Buies, en pleine vingtaine, se lie d'amitié avec une bande de jeunes contestataires souscrivant aux principes du libéralisme. Wilfrid Laurier est de ceux-là. À travers l'Institut canadien de Montréal, un regroupement de ces esprits rebelles, on remet en question l'autorité et le monopole de l'Église. Buies, figure de proue dans ce militantisme, mène le combat d'une plume acérée. De fil en aiguille, son talent d'écrivain le pousse vers la chronique politique, sociale et touristique dans les périodes

diques. Il captive ses lecteurs et provoque le sourire en racontant avec humour, et parfois sarcasme, cette vie de château dans les pays de son enfance. Son état de célibataire épris de liberté (il se mariera à 47 ans et aura 5 enfants), cette aisance parmi la bourgeoisie francophone et anglophone du plus haut rang, résultant de ses origines familiales, son côté indiscipliné, prêt à tout, et sa passion pour les voyages le désignent tout naturellement pour raconter, souvent perdu dans les brumes de l'alcool, la vie dans les grands hôtels. Son amour de la nature le poussera spontanément vers la promotion des régions de colonisation, une entreprise qu'il mènera à partir de 1879, grâce aux appuis de son «meilleur ami», le curé Antoine Labelle. Dans ses *Belles histoires des pays d'en-haut*, Claude-Henri Grignon fera revivre plus tard le curé Labelle et son secrétaire Buies (incarné à la télévision par Paul Dupuis).

Scènes et tableaux d'un théâtre d'été

Buies, dans ses chroniques de la décennie 1870, parle d'abord de la clientèle principalement anglophone des stations estivales. En juillet 1871, dans une longue tirade un peu misogyne, il nous décrit cette haute société en congé dans la campagne québécoise: «Quel est ce bruit de voix argentées, ce gazouillement humain qui brise la cadence monotone des roues des bateaux, c'est la voix des femmes d'Albion qui volent aux eaux par troupes comme les hirondelles qui fuient... Que voit-on dans les stations d'eau renommées fashionables! Des familles anglaises et rien que des familles anglaises. Ce sont elles qui ont bâti les jolis et riants cottages qui font de Cacouna le Saratoga canadien et ces cottages se comptent par vingtaines... Depuis deux jours que je suis ici, je parcours d'un bout à l'autre ce village qui

n'existait pas il y a vingt ans... je n'ai pas entendu un seul mot de français si ce n'est des habitants qui viennent vendre leurs produits et des cochers qui mènent les visiteurs. Déjà quelques Américains, fuyant le ciel corrosif de New York, sont venus à Cacouna avec leurs femmes pour respirer, disent-ils, et ils respirent tant qu'ils demandent avec un grand sérieux quelle est la distance entre Cacouna et le Pôle Nord».

Le chroniqueur s'intéresse aussi aux activités des villégiateurs. Les repas sont fréquents et, dans les hôtels les plus huppés, on mange toujours au son de la musique: «L'habitant du Saint-Lawrence Hall (Cacouna) est un dieu et il n'a pas le temps d'avoir un désir. Pour égayer les repas et faciliter la digestion troublée par le surcroît d'appétit qu'apporte l'air vif de la campagne, des musiciens loués pour la saison font entendre les sons de la harpe, du violon et de la flûte, et cela



«Vie de galerie à l'Hôtel Tadoussac, vers 1864». La contemplation et la conversation «aimable» sur la véranda font partie des grands loisirs de la villégiature. Photo de Jules-Isaï Livernois. (Coll. privée).



«Sur la plage à Cacouna en 1890». Parmi les plaisirs de la plage, les estivants ont le choix entre la baignade, la promenade en bateau, le canotage ou plus simplement la contemplation et le grand air. Photo de Jules-Ernest Livernois. (Coll. privée).

«Balade en charrette à La Malbaie vers 1880». Les estivants aiment se promener en charrette. Les «habitants» qui offrent leur maison comme gîte promènent les vacanciers à certains sites de pique-nique des alentours. Photo de Jules-Ernest Livernois. (Coll. privée).



«Jeu de quilles à Cacouna vers 1890». Plusieurs grands hôtels offrent des activités intérieures permettant aux vacanciers de bien occuper les journées de pluie ou non propices à la vie extérieure. Billard, quilles, théâtre, jeux de société sont alors au menu. Photo de Jules-Ernest Livernois. (Coll. Livernois. Archives nationales du Québec à Québec, N 675-30).

au déjeuner, au lunch, au dîner et au souper. Je suis arrivé ici au son des fanfares, comme un triomphateur: la valse, la valse joyeuse, toujours amoureuse éclatait dans les airs.

Buies évoque ainsi dans plusieurs textes les loisirs de la villégiature comme moyen de digérer les repas «homériques» et d'apaiser les dérangements gastriques de cette période de bombance. En parlant de La Malbaie en juillet 1872,

d'être gais, ils font un tapage infernal; faire beaucoup de bruit, c'est très «jolly», très «funny». Pas de musique, pas de danse mais beaucoup de promenades et beaucoup de parties de pêche. Allez sur la grève, par un soleil ardent, vous êtes sûr d'y trouver des Anglaises, un livre à la main, lisant au milieu des coquilles, les pieds baignés par le varech. C'est de bon ton, une Anglaise qui remue manque aux lois les plus élémentaires de l'étiquette. À l'Hôtel Duberger, on a le jeu de quilles, le billard, de l'entrain, de la vraie vie de campagne et surtout on a madame Duberger mère, une femme héroïque de soixante-dix ans qui est un prodige parmi tant de prodiges de l'endroit».

Buies, comme d'ailleurs plusieurs chroniqueurs, ne manque pas de souligner la personnalité de tel hôtelier ou de telle hôtesse, son sens de la fête, ses talents de conteur, sa sensibilité aux besoins des visiteurs. En parlant de madame Duberger, l'écrivain continue: «Ses pensionnaires sont ses enfants. Il faut la voir à table, appelant de tous côtés ses servantes, les dirigeant, les stimulant, leur imprimant son infatigable activité. Sa voix domine toutes les voix et c'est un plaisir autant qu'un spectacle de voir cette incomparable matrone allant de droite à gauche, prévenant tous les désirs, devinant tous les appétits. La semaine dernière elle tomba morte de fatigue; on la crut perdue, elle reçut les derniers sacrements; deux jours après, sa voix retentissait de nouveau au milieu des tables étonnées et ravies».

Parties de pêche, excursions et pique-niques aux alentours dans quelque coin romantique, promenade sous ombrelle, baignade sur la pointe des orteils, voilà autant d'activités qui s'additionnent aux plaisirs de la table et du lit (Buies dixit). Les grands hôtels, comme celui de Cacouna, offrent des spectacles de variétés, des concerts, et du théâtre par des groupes professionnels venant de la métropole. Conversations de galerie, de lobby et de plage, nouvelles amitiés sont également au programme. Et il y a un temps pour le flirt «victorien» ou, tout au moins, pour l'espoir:

«Quelle journée radieuse! quel ciel étincelant! Les oiseaux gazouillent sous ma fenêtre; ils sautillent, volètent (sic) de branche en branche, portant avec eux leurs amours; la nature s'épanouit et sourit au soleil satisfait. [...] Sur la rive dorée se jouent et flottent de caressants rayons; des jeunes filles blanches comme le lait, blondes comme les épis, sont étendues sur le sable, un livre à la main, un livre qui ferait croire qu'elles lisent! Quand vous passez, elles l'ouvrent en abaissant leurs regards; mais vous n'avez pas fait deux pas que le livre retombe à leur côté. Regardez bien; elles lèvent leurs grands yeux sur l'ho-



«Pêche au lac Édouard en 1889». Plusieurs stations estivales forestières exploitent les plaisirs de la pêche à la ligne ou à la mouche. Certains lacs comme le lac Édouard sont accessibles à toute la famille. Pendant que les hommes taquinent la truite, femmes et enfants font des tours dans un bateau abrité du soleil. Photo de Jules-Ernest Livernois. (Coll. privée).

rizon lointain, vague comme leur pensée; elles cherchent l'image de leur âme sur la surface de l'onde éternellement ondoyante et changeante; les parfums de la mer dilatent leur poitrine émue; ça et là des enfants courent en ramassant des coquilles et s'ébaudissent dans les flaques d'eau abandonnées par le reflux...».

L'exotisme et le dépaysement font partie des vacances. Il y a la visite à l'habitant, aux fermes parfois étonnamment archaïques du voisinage. La plupart des grandes stations entretiennent aussi une bourgade amérindienne que Buies ne manque pas de visiter et décrire:

«On trouve à La Malbaie tous les genres, le grand, le joli, le sauvage, le doux. [...] On y débarque au pied d'un promontoire plein de menaces et que les flots en se brisant sur la falaise tourmentée font retentir de sourds grondements. Au bas de ce promontoire est un village d'Indiens de vingt à trente feux, bizarrement groupés et qu'aucun visiteur ne manque d'aller voir soit par curiosité, soit qu'il veuille acheter un des mille petits objets en osier ou en frêne que fabriquent les Indiens, et qui consistent en corbeilles, paniers, vases de toutes formes, pendants d'oreilles, pendeloques, etc.».

Les pages les plus évocatrices signées par Buies touchent les fondements de la villégiature, la raison première de l'excursion soit la contemplation des panoramas. C'est la principale activité des estivants, celle qui les a gagnés à partir. Les *Chroniques* foisonnent de descriptions imagées, onctueuses au superlatif. Et l'on découvre tout à coup que le cinéaste Maurice Proulx, un autre apôtre de la promotion cette fois par l'image de pays dans le pays, n'a rien inventé en terminant



ses documentaires par un coucher de soleil. À la pêche à l'arrière de Tadoussac en 1871, Buies se pâme:

«Déjà le soir commençait à déployer son manteau d'ombres; la brise, chargée de fantômes à peine formés, s'agitait sur l'azur du lac; la forêt semblait s'épaissir dans le crépuscule naissant et le chant des oiseaux regagnant leur nid se perdait dans les soupirs de l'air...» ♦

«Village amérindien, Pointe-au-Pic en 1870». Presque toutes les grandes stations de villégiature entretiennent un «théâtre amérindien» dans leur voisinage. Ici une Amérindienne tresse un panier sous l'oeil attentif de vacanciers. Photo de Livernois et Bienvenu. (Coll. privée).

Michel Lessard est professeur en histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal.